

Date de soumission : 06/05/2021 ; Date d'acceptation : 01/06/2021 ; Date de publication : 30/06/2021

LE MÉTISSAGE DANS LE ROMAN *HÉROS ANONYMES* DE SAPHIA AZZEDDINE, MYTHE OU RÉALITE ?

THE CROSSBREEDING IN THE NOVEL *ANONYMOUS HEROES* OF SAPHIA AZZEDDINE, MYTH OR REALITY?

MESKINE Mohammed Yacine¹

Université de Saida Dr Moulay Tahar / Algérie
Mohammed.meskine@univ-saida.dz

BENTAIFOUR Nadia

Université de Mostaganem AbdelHamid Ibn Badis / Algérie
Nadia.bentaifour@univ-mosta.dz

Résumé : *Le présent article s'intéresse à l'étude de la figure du personnage métis dans le roman Héros anonymes de l'écrivaine franco-marocaine Saphia Azzeddine. Il est question de voir comment le métissage est représenté dans ce roman, par le biais de l'analyse des thèmes du métissage et les aspects du personnage métis. Autrement dit, s'agit-il d'une expérience problématique ou au contraire une expérience plutôt harmonieuse d'une identité multiple?*

Mots-clés : *Identité, Hybridité, métissage, Brassage, Saphia Azzeddine*

Abstract : *This article concentrates on the study of the figure of the cross-breeding character "Métis" in the novel Héros anonymes by the Franco-Moroccan writer Saphia Azzeddine, published in 2011, by Léo Scheer. It is about seeing how cultural interbreeding is represented in this corpus, through the analysis of the theme of interbreeding and aspects of the Métis character. Put differently, is it a problematic experience or, by contrast, a rather harmonious experience of a multiple identity?*

Keywords: *identity, hybridity, brewing, crossbreeding, Saphia Azzeddine*

* * *

Dès l'émergence de la notion de métissage, vers la fin du XIX^e siècle, les points de vue théoriques et critiques ne cessent de susciter les débats et les polémiques autour de ses enjeux socioculturels. En effet, la problématique du métissage, dans les sociétés modernes, reste un enjeu d'actualité, dans les sciences sociales et humaines en général, et en littérature en particulier.

D'un certain point de vue, cette notion a toujours été liée à un principe de « pureté des races » et représentée, d'une part comme une « richesse », et de l'autre, comme une « menace » pour

¹ Meskine Mohammed Yacine, mohammed.meskine@univ-saida.dz.

l'identité nationale. L'acception du mot « métissage » que l'on retient actuellement, remonte au XII^e siècle, comme nous le dira M. Yelles, dans son article « Métis entre langues et racines » 2006 : « C'est au 12^{ème} siècle que le mot *métis* est attesté pour la première fois sous l'étiquette sémantique que nous lui connaissons aujourd'hui. Il signifie "qui est de race mélangée" » (Yelles, 2006 : 21).

Aussi, le corpus littéraire, comme discours de fiction, nous permettra, à coups sûrs, d'appréhender les manifestations, les effets et les enjeux du métissage au sein des sociétés multiethniques. C'est pour cela que nous nous pencherons à présent sur l'œuvre de S. Azzeddine en vue de déceler les représentations du métissage culturel dans son roman *Héros anonymes*.

Nous allons porter notre intérêt, dans un premier temps sur le statut et les aspects du personnage métis afin de déceler la présence de l'Autre en soi et ce, à travers le regard que ce dernier porte sur ses valeurs, ses croyances et ses appartenances.

En outre, nous nous proposons, en empruntant les outils de la sociocritique et de l'analyse du discours, d'examiner les rapports qu'entretient le personnage métis avec ses deux cultures, en analysant le discours littéraire, qui sous-tend les représentations du métissage par le narrateur et ce du point de vue des images (positives ?/négatives ?), présentées dans le texte.

1. Saphia Azzeddine², un parcours, une œuvre

Le métissage culturel de Saphia Azzeddine, devient une source d'inspiration pour ses créations³ littéraires et réunit des visions et des valeurs appartenant à deux mondes et à deux cultures différentes, entremêlées depuis son jeune âge. À cet égard, l'écrivaine nous dira : « Je suis née au Maroc mais j'ai grandi en France. Je suis restée cette fille qui, tous les étés, retournait au Maroc. C'est mon autre pays. Aujourd'hui, j'essaie de le faire découvrir à mon fils et à mon mari... et bientôt à ma fille. » (Le Journal du dimanche, 2015)

Les œuvres de la romancière dévoilent ce métissage et montrent comment un métissé culturellement vit cette double culture avec des valeurs et des morales distinctes, voire contradictoires. Elles sont autant de réquisitoires contre les visions réductrices et les stéréotypes sociaux qui renvoient les « beurs » ou les métis à leurs origines étrangères, bien qu'ils soient Français à part entière : « Une "Shéhérazade des temps modernes", un "modèle d'intégration réussie" ou autres formules clichés. « Ceux qui écrivent des trucs pareils, je pourrais les buter ! Et quand on me présente comme Marocaine, j'ajoute que je suis aussi d'origine suisse et française ! » (Liger, 2011 : 1)

Ainsi, dans son deuxième roman *Mon père est femme de ménage*, paru en 2009, dont le personnage principal est Français, l'écrivaine essaye de montrer que la précarité ne touche pas que les étrangers et que même les Français de la banlieue vivent dans les mêmes conditions que les enfants d'immigrés : Quand on parle de banlieue, on a l'impression qu'il n'y a que les Noirs et les Arabes qui souffrent. C'est faux ! explique la Marocaine. Tout le monde vit dans un immeuble

² S. Azzeddine est née au Maroc, en 1979, d'un père marocain et d'une mère française d'origine marocaine. À l'âge de neuf ans, elle s'installe en France avec ses parents, qui tenaient un atelier de couture pour une clientèle fortunée. Après une licence en sociologie, elle se tourne vers l'écriture. Son premier roman *Confidences à Allah* (2008) connaît un vif succès et reçoit le prix Nice-baie-des-anges.

³ Dans *Métissage interculturel. Créativité dans les relations inégalitaires* de Roselyne Villanova et Geneviève Vermès, préfacé par François Laplatine, ces auteures explorent la créativité métisse. Elles estiment que le métissage « aurait à voir avec la capacité psychique et cognitive de créer » (Villanova & Vermès, 2005 : 17). Le sujet du dynamisme et des « pratiques d'hybridation », en particulier dans les créations artistiques métisses, est traité aussi par Serge Gruzinski (1999), qui met en avant le principe de conjugaison et d'interpénétration des cultures. Ainsi, il rejette la notion du différentiel qui séparerait deux cultures en contact.

moche, dont la cage d'escalier sent la pisse. Chacun a ses problèmes, ses blessures. (Jeune Afrique, 2009 : 1)

Au fait, après le 11 septembre 2001, l'écrivaine est interpellée par la montée de la xénophobie en France. Elle opte pour le roman, canal privilégié pour exprimer son indignation face à l'amalgame entre l'islam et l'islamisme. Elle publie *Héros anonymes*, en 2011, qui se veut à la fois comme une quête identitaire et une interrogation sur la place du métis dans la société française.

2. Le métissage, une notion controversée

Bien que l'opposition binaire entre identité et altérité soit caduque, les points de vue théoriques sur le métissage n'en demeurent pas moins polémiques. Le terme « métissage », laisserait penser, selon certains anthropologues ou sociologues, à une espèce de mélange qui viendrait troubler cette « pureté initiale. » (Benoist, 1996)

En effet, plusieurs chercheurs et théoriciens représentent le métissage comme étant une atteinte à l'intégrité des nations et mettent en garde contre les effets de ces croisements identitaires : « Ainsi, l'idéologie du métissage ne nous permettrait pas de sortir des débats qui ont fait rage à partir du 19^{ème} siècle sur les effets du croisement entre les races et sur le statut des métis, présumant des "essences" distinctes qu'il pouvait être nocif de mélanger. » (Bureau, 2012 : 3)

Jean-Loup Amselle et l'un des premiers à avoir utilisé le terme métissage, dans ses travaux. Il explique la notion de métissage, en l'associant à la question de la pureté des cultures : « Tout métissage renvoie à l'idée préalable que l'humanité est composée de lignées séparées qui, enfin, peut-être vont se trouver réunies. Derrière la théorie du métissage, il y a celle de la pureté des cultures. » (Amselle, 2000 : 50)

Selon certains spécialistes, il s'agit d'un processus de « défense de l'autonomie culturelle » (Cuhe, 1996), créé par les sociétés dans le but de préserver l'identité collective et qui traduit l'inquiétude de certains conservateurs, comme Jared Taylor, qui conçoit la diversité comme une menace, comme il l'affirme explicitement lors des assises de 2012 ayant pour slogan *La France en danger* : « Il est absolument vital que la France – pour son salut et celui du monde – demeure française. Si la France devient diverse, elle ne sera plus française. » (Taylor, 2012 : 101)

François Laplantine et Alexis Nouss (1997), quant à eux, prônent une autre conception du métissage, qui est donné non pas comme un mélange entre des entités « pures » et distinctes, mais comme un processus de transformation, sans début ni fin, et qui serait nourri des confrontations successives entre deux êtres ou deux entités qui s'interpénètrent. Ils estiment que le métissage: « n'est pas la fusion, la cohésion, l'osmose, mais la confrontation, le dialogue. Chaque métissage est unique, particulier et trace son propre devenir. » (Laplantine, F et Nouss, A. 1997 : 10). On trouve aussi cette notion de synergie chez plusieurs écrivains et poètes métis comme R. Depestre qui ne tarit pas lorsqu'il s'agit d'encenser la rencontre avec l'autre, comme l'illustrent ses vers, extraits de son fameux poème « le métier à métisser »: « Dans chaque pas en terre étrangère/de nouvelles racines prolongent/le chemin qui vient du pays natal./L'âcre écume de l'exil à l'esprit/le métier à métisser les choses de la vie/ résiste bien aux assauts du tigre en moi. » (Depestre, 1990)

Bien d'autres théoriciens du XX^e siècle rejoignent cette idée et voient dans le métissage une évidence, un processus naturel dans un monde qui bouge sans cesse et qu'il serait aberrant de le renier :

Les groupes humains, en présence les uns des autres sur un même territoire, se rencontrent. Ils se mêlent et mêlent les langues, les coutumes, les symboles, les corps. Ils engendrent autre chose qu'eux-mêmes, des enfants qui sont différents de leurs origines. Seule une violence imposée, celle des *apartheids*, peut empêcher un tel processus. (Audinet, 1999 : 40).

Au-delà de toute différence, Edgar Morin, par ailleurs, pense qu'il serait judicieux de mettre en avant une vision plus globale et plus humanitaire. Il trouve que : « Le métis doit être l'homme de demain ; c'est l'homme qui peut fonder son identité directement sur la notion d'humanité » (Morin, 1980 : introduction)

L'un des plus ardents défenseurs du métissage culturel est sans doute Amin Maalouf. Dans son fameux ouvrage *Les identités meurtrières*, ce dernier s'insurge contre les pensées réductrices qui ne voient dans le métissage qu'une multitude d'identités morcelées et séparées les unes des autres. Or, pour lui : « L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. » (Maalouf, 1998 : 8). Il insiste, lui aussi, sur le caractère évolutif et transformationnel de l'identité : « L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence. » (Maalouf, 1998 : 31)

Néanmoins, pour certains théoriciens le métissage serait une « utopie » (Mensah A 2005), un mythe (Toumson, 1998) ou encore une « valeur-refuge » (Bureau, 2012). Un nouvel avatar impérialiste, selon les termes de certains partisans de la théorie postcoloniale comme A. Majumdar, qui s'explique dans ces termes:

Bien que l'hybridité se propose quelquefois comme élément d'une théorie du meilleur des mondes possibles, on peut légitimement se demander si elle est l'expression d'un idéalisme fraternel ou plutôt un nouvel avatar idéologique de la domination hégémonique des puissants du mondes. (Majumdar, 2003 : 109)

Force est de constater que la figure du métis est tantôt associée à des images positives, faisant l'apologie du brassage, en mettant en avant la richesse que peut procurer une double culture; tantôt, elle est associée à des images négatives et est représentée comme une figure essentiellement tragique (Maignan-Claverie, 2005), d'un être pris entre deux feux : « Le métis est donc autre, nouveau, et sa nouveauté constitue à la fois sa force et sa faiblesse car c'est une condition nouvelle parfois difficile à assumer. » (Foucart J. 2009 : 3)

3. Héros anonymes, roman de la désillusion

Le processus de désillusion dans le roman de Saphia Azzeddine traduit la déchéance du personnage à la fin du roman. En effet, après tant d'espérance et d'enthousiasme vis-à-vis de son origine métisse, dont il nous fait part au début du roman, force est de constater que ce mariage de cultures n'est qu'une chimère.

3.1. La « double non appartenance » de Rayan

Le récit gravite autour du personnage métis, Rayan, issu d'un mariage mixte entre un Algérien et une Française. Le texte s'ouvre sur les événements du 11 septembre 2001. Aussitôt, les « Arabes » avaient été mis à l'index. Un épisode qui pousse Rayan à s'interroger sur ses origines.

Le roman *Héros anonymes* est raconté à la première personne. Le choix de la focalisation interne permet au lecteur d'embrasser la sensibilité et la subjectivité du personnage métis, Rayan afin de mieux le comprendre de l'intérieur. Une perspective sans doute la plus appropriée pour renforcer le suspense, le caractère énigmatique mais aussi l'incompréhension du monde dans lequel vit le protagoniste, Rayan, en l'occurrence. Une complicité favorisant l'empathie et le partage des émotions (Genette, 1972).

Le récit met en scène un personnage dont le narrateur ne livre aucune information relative à son antériorité. Un personnage sans épaisseur et sans passé, ce qui remet en question son enracinement dans une famille ou dans une tradition (Achour, C & A, Bekkat, 2002). Il est, dans la plupart du temps, livré à lui-même, face à son ordinateur, entraîné de jouer à son jeu-vidéo préféré dans lequel « Sarrasin19 » et « Charlmartel7 » se livrent une guerre sans merci. Une métaphore choisie délibérément et qui symboliserait le conflit entre l'Occident et l'Orient.

S. Azzeddine met en scène un personnage en conflit avec lui-même. Tirailé entre deux appartenances, Rayan a du mal à se situer. Il décide toutefois d'assumer les deux identités, avec l'espoir de jeter un pont entre l'Orient et l'Occident :

Comme la situation demeurait confuse, je préférais ne rien précipiter et marier les deux, Keffieh et casquette des Yankees, comme un bon petit soldat de l'amour et de la tolérance. Et même la résistance. Résistance à l'intimité entre les peuples. Ces peuples libres, égaux et fraternels qui ne parviennent pas à pactiser une bonne fois pour toutes [...] Moi, le moitié-moitié, souriant et pacificateur, le bon élève basané qui se réhabilite par le chapeau (Azzeddine, 2011 : 11-12)

Rayan retient un seul bon souvenir. C'est le jour où il fête ses dix ans. Un court épisode de joie et de bonne entente entre les parents de Rayan. Car très vite, l'adolescent prend conscience des tensions qui existent entre les deux familles, qui ont « célébré leur mariage, entre thé à la menthe et vin d'honneur » (p. 15) et qui « s'aimaient au-delà de leurs différences » (p. 17.)

La seule chose sur laquelle les deux familles semblent être d'accord est le prénom⁴ à choisir pour l'enfant métis, Rayan en l'occurrence:

Mes braves parents issus de la mixité m'avaient appelé Ryan, histoire de ne vexer personne et pour que les deux familles soient apaisées [...] Ils s'étaient posé moins de questions pour le reste de mon éducation, refilant l'énigme gazouillante que j'étais à des bouquins, des psychologues et à Mamie qui ne sortait jamais. Ma grand-mère paternelle roulait exagérément le r comme pour s'immuniser contre la tumeur occidentale tandis que la maternelle insistait sur les y pour combattre les métastases islamistes. (Azzeddine, 2011: 14)

Le protagoniste revient souvent sur la difficulté qu'il éprouve face à sa double appartenance identitaire, ou plutôt, pour utiliser les termes de P. Jamouille, sa « double non-appartenance culturelle » (Jamouille, P. 1991) : « Ces origines que j'avais tant de mal à harmoniser, cette identité meurtrière qui entravait mon destin. C'était de leur faute si j'allais mal, il fallait qu'ils l'admettent et s'en veillent à mourir. » (Azzeddine, 2011 : 18).

3.2. Conflits interculturels, le drame

Ce n'est pas seulement le désarroi de l'enfant métis dont le narrateur nous fait part, mais aussi celui des grands-parents, représentés comme les garants des deux cultures respectives. Car il faut noter, au passage, que deux personnages occupent une place aussi importante que celle du protagoniste : Marthes, la grand-mère maternelle et Fouzia, la grand-mère paternelle, dont le narrateur nous fait part de sa contrariété en voyant Rayan transgresser les règles religieuses, en mangeant de la viande de porc le jour de son anniversaire : « *Ma grand-mère Fouzia avait préparé des douceurs au miel pour apporter une touche orientale à mon anniversaire mais elles se sont décomposées en même temps qu'elle lorsqu'elle m'a vu grignoter du jambon, même pas en cachette.* » (Azzeddine, 2011 : 21).

⁴ Un prénom à la résonance occidentale, choisi par sa mère qui s'en félicite, notamment après les événements du 11 septembre 2001, car il permettra à son fils de s'intégrer dans une société qui est devenue de plus en plus méfiante envers les étrangers.

Au début du récit, Rayan, est présenté comme un enfant insoucieux. Un tyran qui tire profit de la situation conflictuelle de ses parents, qui font tout pour le rendre heureux. Pourtant, la stratégie des parents, qui consiste à l'attirer chacun dans son camp, ne fait qu'accroître, toujours davantage, les désirs de l'enfant qui ne sont jamais assouvis. Au bout du compte, l'adolescent ne retrouve pas le bonheur tant espéré, comme le montre le passage suivant :

Ils avaient obéi à tous mes caprices et acheté tout ce que j'avais décrété, comme des sujets à leur souverain. Toute mon enfance, ma famille s'est acharnée à me faire plaisir. Ils n'ont éveillé en moi que l'appétit. Et forcément je n'étais plus jamais rassasié. Depuis tout petit, ils n'avaient recherché que mon bien-être, esquivant la moindre contrainte pour que je sois heureux. Heureux, je ne l'ai jamais été. (Azzeddine, 2011 : 22).

Toutefois, ces moments d'insouciance sont éphémères, car dans la suite de l'histoire de Rayan, les malheurs vont s'enchaîner sans s'arrêter. Le malaise du personnage métis dans le roman tient aussi au fait que ce dernier se conçoit comme un enfant indésirable, et même un problème à résoudre pour ses parents. Une situation imprévisible, peut-être, à laquelle ces derniers ne s'attendaient pas. Le narrateur commence à lire la détresse dans le visage de ces parents :

Je le voyais bien dans leur yeux vitreux qu'ils étaient totalement déroutés d'avoir un enfant. La joie et les convenances passées, ils n'arrêtaient pas de débriefer comme si j'étais un problème mathématique de quatrième [...] combien de chances le jeune Ryan a-t-il de connaître un jour le mot apostasie ? (Azzeddine, 2011 : 24-25).

Au fur et à mesure que l'on avance dans l'histoire, les tensions montent crescendo et finissent par peser sur le jeune Rayan qui se retrouve dans une situation de plus en plus problématique. Il finit par comprendre que les rapports entre les deux familles ne sont pas aussi paisibles qu'il n'y paraît :

Là où j'aurais dû être une aventure parmi d'autres, j'avais été l'É-vé-ne-ment qui allait tout chambouler dans leur vie. Et cette pression, je ne l'ai jamais supportée [...] et la jobardise des grands-parents en compétition pour être les plus appréciés. Une guerre secrète engagée entre Fouzia et Marthe. Elles faisaient comme si c'était merveilleux mais en réalité, dans le lit conjugal, le soir venu, ça allait de « je veux pas dire mais bon » à « en tout cas je l'aurai prévenu ». Elles avaient en effet prévenu leurs enfants que ce ne serait pas simple...voire compliqué...probablement intenable à long terme. (Azzeddine, 2011 : 25-26).

Afin de ne pas être « contaminer » par la culture de l'autre, chacune des deux familles désire attirer Rayan vers sa propre culture et ses croyances. L'enfant comprend bien cet enjeu et tente de tirer profit de cette situation qui semble bien l'arranger. Il joue au bon musulman et au bon chrétien, au bon moment, pourvu qu'il soit récompensé :

Marthe aimait me prendre en week-end dans l'ex-maison des Katz à Pau. Elle en profitait pour me farcir de tomates de jardin et de catéchisme du dimanche. Si je faisais le signe de croix dans le bon ordre, peut-être qu'on irait acheter une piscine gonflable cette après-midi. Fouzia ramait clairement à côté. Moins aisée et plus ringarde en décoration, il ne lui restait qu'une arme. La soumission absolue. Tout s'articuler autour de ma personne les week-ends que je passais chez elle. (Azzeddine, 2011 : 26).

Toutefois, cette situation empire avec le temps et devient de plus en plus frustrante pour l'enfant qui remet en question les idéaux et les valeurs auxquels il aspirait au départ :

Mes parents se disputaient de plus en plus souvent. Pour des broutilles. Mais pas seulement [...] Je m'en délectais, moi le caméléon devenu calamité. C'était les montagnes russes au ralenti dans notre famille. Nous n'étions plus un modèle d'intégration et de tolérance mais une bande de bâtards qui s'entredéchiraient. Il était loin le temps où ma mère était fière de cocher la case métis dans les formulaires d'agence pour enfants migrants. (Azzeddine, 2011 : 28).

Au fait, le vivre-ensemble et la tolérance auxquels le narrateur faisait allusion, laissent place aux incessantes disputes entre les parents de Rayan. Ce qui crée chez l'enfant un sentiment de mélancolie et de culpabilité et fait de lui un enfant déprimé tout au long du récit. Ce mal-être serait lié, en partie, à ses origines hybrides, comme il le précise dans ce passage :

Tout ce que je savais c'est que j'allais mal, tellement mal, si mal, moi Ryan l'adolescent en pleine descente, perturbé par les absences répétées de mon père, par mes origines hybrides, par la délicieuse Lou qui m'ignorait et...qu'aurais-je pu ajouter pour plomber l'ambiance ? et par cette déprime que je n'arrivais plus à contenir. (Azzeddine, 2011 : 33-34).

3.3 Le revers du métissage ou la déchéance du personnage métis

Aussitôt, tout devient clair dans l'esprit de Rayan qui commence à reconnaître les vrais visages de son entourage. Après un certain temps, les masques tombent. Plus de place aux convenances sociales. La situation s'aggrave davantage et avec elle le ton de la narration. Le narrateur nous dévoile les vrais sentiments de Fouzia pour la mère de Rayan : « Il fallait qu'elle aime sa belle-fille pour ne pas être un monstre d'intolérance conservateur mais en réalité elle ne l'aimait pas. Elle aurait préféré une bonne Arabe vierge et sans passé. » (Azzeddine, 2011 : 36-37).

En plus de la haine qu'elle éprouve pour sa bru, la grand-mère de Rayan aurait, dès le départ, désapprouvé le mariage de son fils avec une étrangère. Ce « sang mêlé » qui allait souiller la race des siens : « Ma grand-mère préférait une courtisane d'origine plutôt qu'une pimbêche française car elle savait qu'un jour la dresseuse de félins retrouverait le chemin de la respectabilité en pondant un pur-sang comme elle en rêvait. » (Azzeddine, 2011 : 64).

En fin observateur, le petit Rayan comprend parfaitement les attitudes et les regards de sa grand-mère qui semble bien dérangée par la seconde filiation de son petit-fils, d'autant que ce dernier se comporte en occidental et qui n'hésite pas à transgresser les lois islamiques, malgré les multiples tentatives de la grand-mère de lui inculquer les principes et les habitudes des musulmans : « Il fallait qu'elle culpabilise devant le petit bâtard que je représentais, un sacrilège pour une Arabe exilée dans un pays d'impies. Elle s'en voulait à mourir que je ne vibre pas aux sons des gnawas [...] que je ne dise pas bismillah⁵ et que j'aime la tartiflette. » (Azzeddine, 2011 : 37).

En effet, les conflits interculturels sont très présents dans le roman de S. Azzeddine. Nous remarquons que dans cet épisode, il est inconcevable pour la grand-mère qu'un musulman rompe avec l'islam, le cordon ombilical qui assure le lien avec les origines. À ce propos, Gonzales-Quijano estime que :

L'islam demeure un héritage avec lequel on ne saurait rompre sans se montrer « infidèle », dans tous les sens du terme : infidèle par rapport aux interdits de la loi religieuse, bien sûr, mais également par rapport aux règles de la communauté, comme un fil courant à travers les générations de l'immigration, comme un lien réunissant « ici » (la France) et « là-bas » (le pays d'origine) (Gonzales-Quijano, Y. 1987 : 826).

Le roman se termine par la séparation des parents de Rayan. Ce qui lui porte un coup fatal. Son père se remarie, mais cette fois, c'est avec une femme Maghrébine : « Il avait embarqué pour un nouveau voyage avec une jolie Maghrébine sans papiers, mais folle amoureuse. » (Azzeddine, 2011 : 46).

³ Une interjection qui signifie « au nom d'Allah, au nom de Dieu » que l'on prononce avant de manger ou avant d'entamer une tâche.

À la fin du roman, Rayan est si triste à cause de l'absence de ses parents que même ses brillantes études universitaires et les diplômes qu'il accumule l'un après l'autre, n'arrive pas à le rendre heureux :

J'enchaînais les licences comme des coquillettes sur un collier mais personne ne s'en émerveillait plus, ma mère ayant déserté à la campagne avec sa chérie et mon père toujours dans son royaume. Tout le monde avait cassé avec moi. Je ne pouvais pas m'en étonner mais j'aurais aimé que ce soit moins unanime. (Azzeddine, 2011 : 107)

Anéanti et blessé dans son for intérieur en raison d'une situation qu'il n'a pas choisie, Rayan, se replie sur lui-même, refusant tout contact avec les autres, notamment avec sa famille :

Je me mis à pleurer comme jamais je n'avais réussi à le faire. Une émotion infinie colonisa mon visage et des larmes se fauilèrent jusque dans mon cou, pendant des heures, sans relâche, avec un goût acidulé et une terrible sensation de chaos dans ma poitrine [...] J'ai eu envie de mourir. [...] Je ne répondais plus aux appels de ma famille. (Azzeddine, 2011 : 107-108)

Rien ne semble consoler Rayan qui fait tout pour sortir de la situation de dépression, mais rien n'y fait. La déception du personnage métis est telle que plus rien ne peut le rendre heureux :

Je couchai sur une feuille de papier toutes les choses qui pourraient me faire plaisir. Je commençais par des plaisirs de prolo [...] partir à la mer mais là où il y a des transat, ou encore s'acheter un costard hyper-classe avec une doublure flashy. Rien de tout ça ne me procurait le préambule d'un début de commencement de plaisir. (Azzeddine, 2011 : 115)

4. Statut du personnage métis et tracés idéologiques

Le personnage métis dans le roman de S. Azzeddine, au même titre que les autres personnages, qu'ils soient Arabes ou Noirs, se sent indésirable, dans une société qui favorise la ghettoïsation. Il est en proie à l'exclusion et à la précarité :

En réalité, la très chic marque de cosmétique retirait ses produits de plusieurs centres commerciaux de banlieue et de magasins trop péquenauds, préférant hydrater des peaux laiteuses plutôt que celles des Noirs, des Arabes et des pauvres [...] Il fallait être vigilant sur ce mélange des genres très malvenu. De toute façon, la crème Nivéa c'était bien suffisant. Et pas cher. Les racailles qu'ils ne voulaient ni hydrater ni maquiller ne soupçonneraient jamais qu'elles subissaient là un véritable apartheid cosmétologique, préférant se rabattre sur un poudrier d'une marque concurrente moins regardante sur ses clients (Azzeddine, 2011 : 52-53).

Le personnage métis, en outre, est toujours renvoyé à ses origines paternelles. Il finit par s'approprier l'image que l'autre détient de lui. Le mot Arabe est utilisé dans un sens péjoratif, comme une insulte ou une source de problèmes: « *C'est fou tout de même comme une existence peut s'évaporer [...] Un jour je suis jeune. Le lendemain, je suis Arabe. Je ne m'étais jamais rencontré mais ceux que je croisais dans la vie de tous les jours me rapatriaient constamment à ma source.* » (Azzeddine, 2011 : 53).

Le texte de Saphia Azzeddine reprend, en effet, tous les « Iconogrammes d'identifications stéréotypées » (Cros, 2003) concernant les arabo-musulmans qui sont représentés comme violents, machistes et rétrogrades :

Je n'avais de musulman que les problèmes désormais [...] Je n'y connaissais pas grand-chose à tout ça, la religion, les terroristes, les musulmans. Je savais qu'ils n'avaient pas la cote en général, qu'ils étaient souvent mêlés à des histoires nauséabondes, qu'ils avaient un terrible retard en image et communication, qu'ils s'enflammaient vite et que leurs femmes étaient les plus malheureuses du monde. Ma mère devait être musulmane sans le savoir. (Azzeddine, 2011 : 54).

Ainsi, le rôle, l'aspect et le statut conférés aux personnages arabes ou noirs sont autant de stéréotypes appliqués à ces groupes ethniques et qui fonctionnent comme des « stimuli de xénophobie » (Cros, 2003) :

C'est comme l'Arabe qui passe par là ou le Noir qui a un comportement bizarre, ils sont délictueux par défaut, par contumace et par ici. C'est comme ça, on a beau établir des lois pour protéger ceux qui passaient vraiment juste par là, ils demeureront les chouchous de la calomnie. Des faits divers. Et des prisons. (Azzeddine, 2011 : 73)

En effet, cette frange de la société n'échappe pas aux clichés sociaux. Les Arabes et les Noirs sont représentés comme une menace pour la société. Ils sont à l'image de l'intrus ou celles des « ennemies de l'intérieur », comme préfère les appeler J. Foucart et c'est ce qui crée chez ces derniers un sentiment de honte et de précarité :

L'intrus n'est pas là où il devrait être. Il ressent de l'embarras, de la gêne, de la honte, sentiments, ô combien pénibles, d'altérité et de précarité. L'intrus diffère des autres, mais il s'agit d'une différence honteuse. Il est toutefois faux de poser que l'intrus est hors du groupe. Par définition, il est dedans. Ces sentiments, s'ajoutant à un désir de participation, caractérisent bien la position particulière de l'intrus. Georg Simmel (1908) rapproche l'étranger du pauvre et des divers « ennemis de l'intérieur » qui sont un élément du groupe : la place qui leur est dévolue signifie à la fois leur intégration et une certaine répulsion. L'étranger, introduit dans un groupe, s'établit à l'intérieur d'une communauté, mais il est appréhendé comme autre et parfois, comme menaçant. Son comportement, tout comme son mode de pensée, heurtent des habitudes acquises. Il n'est pas perçu en tant qu'individu singulier, mais comme représentant d'une race et d'une culture étrangère. Le regard que la société porte sur lui le maintient toujours à distance. Tout en étant à l'extérieur, l'étranger est d'une certaine façon et en même temps, à l'intérieur de la société. (Foucart, 2009 : 5)

L'instance narratrice, pour donner un caractère social à l'image du métissage, utilise le « on », pronom indéfini, qui revoie à tout le monde et à personne en même temps, car plus loin dans le texte, le narrateur nous révèle son point de vue vis-à-vis de ces « Préjugés sociaux » (Norbert, E. & J. L. Scotson, 1997):

On nous baratinait avec des formules toutes faites : la double culture est une richesse ou j'ai deux pays, c'est mieux qu'un seul, mais sincèrement pour qui au juste était-ce une richesse ? Je vivais doublement à crédit. Au-delà du fait que je ne connaissais ni l'un ni l'autre, j'aurais aimé de ne pas avoir à choisir. Car on avait beau encenser la mixité, les brassages et le délavage culturel, chaque jour un peu plus on nous demandait quand même de nous positionner. (Azzeddine, 2011 : 74).

Comme nous pouvons le constater, le mot « métissage » est toujours associé à des attributs liés au malheur ou à la déception. Dans le passage suivant, c'est au tour du grand-père maternel de Rayan dont le narrateur nous fait part de sa contrariété par rapport au mariage de ces filles qui ont choisi des époux d'origine étrangère : « Je me figurais la tête de mon grand-père quand, après la brouille, il apprit que sa cadette épousait un Indien, sa benjamine un Arabe et la dernière un comédien. Le constat d'échec était terrible mais il ne s'en plaignit jamais car il ne voulait pas les perdre. » (Azzeddine, 2011 : 80)

L'enfant tente vainement de réhabiliter l'image des musulmans. Quand il est appelé à se prononcer sur les événements du 11 septembre 2001, lorsqu'il est interrogé par un journaliste dans la rue, il invite son interlocuteur à ne pas faire l'amalgame entre les musulmans et les islamistes:

Je suis effondré comme tout le monde devant ces images d'une rare violence. J'espère simplement que les gens seront suffisamment intelligents pour ne pas faire d'amalgame car les terroristes n'ont rien à voir avec les musulmans, ils en sont même la négation. (Azzeddine, 2011 : 87)

Mais un peu plus loin, il ajoute :

Il n'y aurait jamais de paix après ça. (Azzeddine, 2011 : 87)

En revanche, Rayan, qui semble lui-même ne pas vraiment croire à ses propres paroles, sait pertinemment qu'il serait difficile de faire changer d'avis aux gens et que l'image de l'Autre reste gravée, à jamais, dans l'esprit des membres de sa communauté, quoique les premières

victimes de l'attaque du 11 septembre, dit-il, soient d'origines diverses et pas seulement occidentales: « *J'entendais les sympathiques commentaires des téléspectateurs, ceux-là mêmes qui feraient l'amalgame à tout jamais, car que je sache, ce n'est ni Pierre ni Paul dont on a retrouvé les passeports dans les décombres* » (Azzeddine, 2011 : 87-88)

La double culture pour Rayan est de nature insaisissable et souvent associée à des qualificatifs à connotation négative. Elle devient, par ailleurs, une source de confusion et de trouble qui seraient propres à l'enfant métis, car les autres enfants, issus de la même culture ne vivent pas la même situation que lui:

Toutes ces conneries sur la richesse de la double culture me polluaient l'esprit. J'avais à peine de quoi en avoir une. Encore fallait-il que je la définisse, ma culture. Par où commençait-on et à quoi ça servait ? Où la dénicher et comment en vibrer ? Ça paraissait tellement naturel pour les Iraniens qui se flagellaient le torse tous les matins au petit déjeuner [...] tous ces codes d'honneur qui régissaient la vie des gens fiers d'être ce qu'ils étaient. (Azzeddine, 2011 : 89).

Bien que le discours narratif dans le roman de Saphia Azzeddine soit la plus part du temps explicite, le narrateur recourt à l'implicite (Kerbrat-Orecchioni, 1986), comme dans le passage suivant qui laisse entendre que le mariage entre les personnes de la même origine est plus convenable, car le passage suivant présuppose que son père aurait été dans une situation moins confortable avec sa mère : « *Mon père revenait à un schéma plus traditionnel mais drôlement confortable [...] Lorsque j'allais le visiter, je sentais bien que je représentais une sorte de bérézina pour lui.* » (Azzeddine, 2011 : 103)

Afin de mieux cerner le discours axiologique dans le roman et remonter à l'instance discursive, nous avons pu relever tous les substantifs et les adjectifs subjectifs qui se rapportent au personnage métis et au métissage dans le texte de Saphia Azzeddine et qui ont tous, ou presque, des connotations péjoratives comme nous le montre le tableau ci-dessous:

Tableau 1 : Analyse du discours axiologique dans *Héros anonymes*

	Modalités épistémiques	Substantifs subjectifs	Adjectifs subjectifs-évaluatifs axiologiques/affectifs
Personnage métis	Je savais	Énigme gazouillante, problème, caméléon, bérézina.	Souriant, pacificateur, bâtard, calamité, mal.
Métissage Double culture	Que je sache	Sacrilège, échec, connerie.	Compliqué, intenable, terrible, très malvenu.

Nous constatons que le personnage métis est décrit avec certains attributs qui trahissent la subjectivité de l'auteur (Sarfati, 2005 : 25). Il s'agit d'un portrait fondé sur des caractéristiques qui signalent le stéréotype du personnage énigmatique, voire problématique avec une description significative parce qu'elle nous renseigne le plus souvent sur ses sensibilités et ses états d'âme. En outre, les substantifs et les adjectifs – exprimés avec certitude, par le biais des modalités épistémiques tels que « je savais » ou « que je sache » – par lesquels l'auteur désigne le personnage métis ou le métissage, sont péjoratifs et dévalorisants et révèlent la prise de position du locuteur à l'encontre du métissage.

5. Conclusion

En conclusion, nous constatons que, bien qu'il soit porteur de message de paix et de tolérance, le personnage métis du roman de S. Azzeddine est tourmenté par une identité mutilée. L'analyse du discours axiologique du roman révèle que toutes les images qui lui sont associées sont négatives et reflète le processus de désillusion du protagoniste. Le mariage des cultures n'est qu'un leurre aux yeux de Rayan et les métis sont souvent victimes de racisme et de préjugés. Les exemples de clichés sociaux relatifs au métissage et au métis abondent dans le texte.

Mi-arabe, mi-français, Rayan vit un véritable dilemme, sur fond de conflits interculturels interminables. Le dénouement de l'histoire, pour le moins dramatique, traduit l'échec du mariage de ses parents. La fin du roman donne à voir un personnage au bord de la dépression. Très affecté par la séparation de ses parents, Rayan semble perdre le sens de la vie.

L'analyse du statut du personnage métis nous révèle un personnage sans but dans la vie. Un personnage qui se sent indésirable, non seulement au sein de sa propre famille, mais aussi au sein de la société qui le rejette.

Au terme de cette humble étude, et pour mieux cerner la problématique de la figure ou la place du métis dans la littérature, il serait judicieux d'étudier le texte en adoptant l'approche psychanalytique qui permettrait sans doute une lecture plus approfondie du texte de S. Azzeddine.

Références bibliographiques

Œuvres de l'auteur

- (2008). *Confidences à Allah*, Léo Scheer. Paris.
- (2009). *Mon père est femme de ménage*, Léo Scheer. Paris.
- (2010). *La Mecque-Phuket*, Léo Scheer. Paris.
- (2011). *Héros anonymes*, Léo Scheer. Paris.
- (2013). *Combien veux-tu m'épouser ?*, Grasset. Paris.
- (2015). *Bilqiss*, Stock, Prix Littéraire des Lycéens et Apprentis de Bourgogne. Paris.
- (2017). *Sa mère*, Stock. Paris.

Ouvrages

- ACHOUR, C-C & A. Bekkat. (2002). *Clefs pour la lecture des récits : convergences critiques II*. Blida. Éditions du Tell.
- AMSELLE J-L. (1989). *Vers un multiculturalisme français - L'empire de la coutume*. Paris. Aubier.
- AUDINET, J. (2007). *Le visage de la mondialisation: du multiculturalisme au métissage*. Paris. de l'Atelier.
- CROS, E. (2003). *La Sociocritique*. Paris. L'Harmattan.
- CUCHE, D. (1996). *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris. La Découverte.
- DEPESTRE, R. (1990). *Le Métier à métisser*. Paris. Actes Sud.
- GENETTE, G. (2007). *Discours du récit*. Paris. Seuil, coll. « Points ».
- GENETTE, G. (1972). *Figures III*. Paris. Éditions du Seuil.
- GRUZINSKI, S. (1999). *La Pensée métisse*. Paris. Fayard.
- JAMOULLE, P. (1991). *Du culturel à l'interculturel (Réflexions sur le développement du dialogue interculturel au sein de groupes plurethniques en apprentissage)*. Bruxelles. CASI-UO.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1986). *L'implicite*. Paris. A. Colin.
- LAPLANTINE, F et NOUSS, A. (1997). *Le métissage*. Paris. éd. Flammarion, coll. Dominos.
- MAALOUF, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris. Grasset.
- MORIN, E. (1980). *Introduction à une politique de l'homme*. Paris. Seuil.
- NORBERT E & J L. SCOTSON. (1997). *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*. Paris. Éditions Fayard.
- SARFATI, G-É. (2005). *Éléments d'analyse du discours*. Paris. Armond Colin.
- VILLANOVA, R & VERMÈS, G. (2005). *Le métissage interculturel. Créativité dans les relations inégalitaires*. Paris: l'Harmattan.

Articles

- AYOKO, M. (2005). « Utopies métisses » dans *Africultures* 1 (n° 62). pp. 5 -9.

- BENOIST J. (1996). « Métissage, syncrétisme, créolisation : métaphores et dérives » dans *Études créoles*, XIX (1). pp.47-60.
- BUREAU, M-C (Dir.). (2012). « Penser le métissage. De la tragédie individuelle de l'identité au débat politique sur le multiculturalisme », in *Recherches sociologiques et anthropologiques*. 43 (2) p. 121-134
- FOUCART, J. (2009). « Métissage et interculturel : une approche à partir de la transaction » Dans *Pensée plurielle* (n° 21). pp. 27 - 39.
- GONZALES-QUIJANO, Y. (1987). « Les ''nouvelles'' générations issues de l'immigration maghrébine et la question de l'islam », dans *Revue française de science politique*, 37 (6). p. 820-832.
- MAIGNAN-CLAVERIE, C. (2005). « Race et métissage » dans *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises*. Karthala. pages 13 à 25.
- MAJUMDAR, M. A. (2003). « Hybridité et voix dans la théorie postcoloniale : le cas de Paul Samil », (Dir. Bonn, C.) dans *Migrations des identités et des textes entre l'Algérie et la France*, dans les littératures des deux rives. Paris. l'Harmattan. pp. 107-122.
- TAYLOR, J. (2012). « La diversité n'augure pas d'un avenir radieux pour la France » dans *La France en danger Nationalité, Citoyenneté, Identité en débat*, Actes des assises du 10 mars 2012, Paris, Association « Nationalité, Citoyenneté, Identité ». 2012. pp. 91-101.
- YELLES, M. (2006). « Métis entre langues et racines » dans *Insaniyat*. 2006. pp. 15-24.

Document sur le net

- LIGER, B (2011), « Saphia Azzeddine dresse le portrait acerbe d'un jeune tyran » disponible sur [https://www.lexpress.fr/culture/livre/heros-anonymes_1045770.html] (Consulté le 28.06.2020).
- JEUNE AFRIQUE (2009), « Mon père est femme de ménage » : l'humiliation en héritage » disponible sur [<https://www.jeuneafrique.com/200699/culture/mon-p-re-est-femme-de-m-nage-l-humiliation-en-h-ritage/>](Consulté le 27.07.2020).